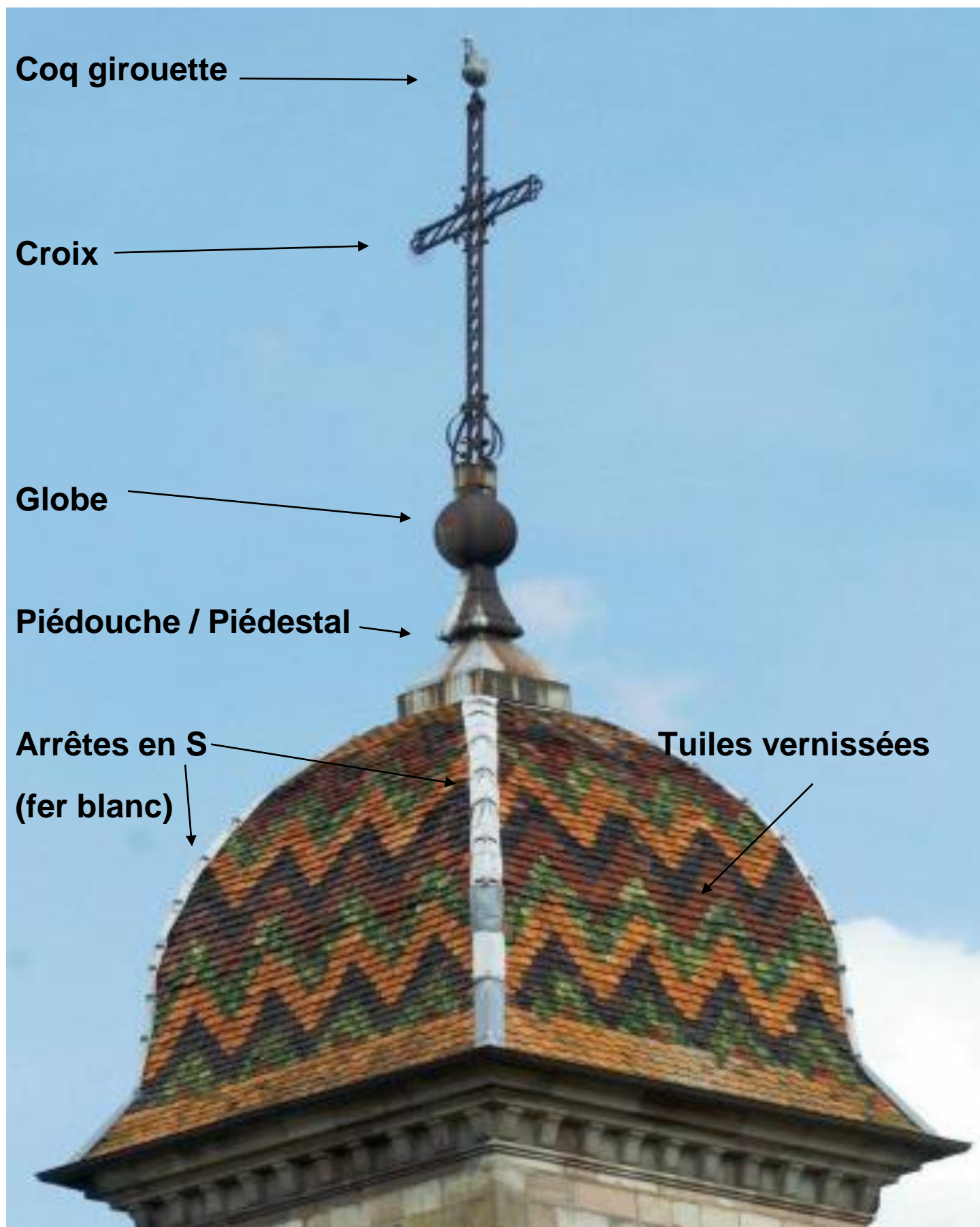


Clocher comtois – Eglise Saint-Laurent de BRIAUCOURT



**Dôme dit « à l'impériale » à 4 pans
construit sur une base carrée**

Ci-dessous détail du motif de tuiles du clocher de l'église de Briaucourt
photo J. Masset septembre 2013



Le coq de l'église de Briaucourt
photo Y. Bessero septembre 2019



L'église fut construite en deux temps :
Le chœur et les chapelles datent du XVIII^{ème} siècle, a minima,
Le clocher et la nef du XIX^{ème} siècle.

L'histoire du clocher de BRIAUCOURT tel qu'on le connaît ce jour, remonte a minima à 1843, année de construction et de réparation de la nef par Sieur Renaud de Trémonsey dans les Vosges.

Des travaux de réparation de la grande horloge ont eu lieu en 1834 par l'entreprise Grandmaison de Meurcourt, ce qui laisse bien à supposer qu'un clocher existait déjà auparavant, mais nous n'avons pas de documentations précises sur l'avant 1843.

La construction du clocher, pour un coût de 18 300 francs, fut naître des difficultés pour la commune d'honorer sa dette, en la contraignant à vendre des propriétés communales.

Nous sommes donc en présence d'un clocher, sur base carrée, avec un dôme à l'impériale.

→ Avez-vous une idée de la hauteur du clocher ?

Sa hauteur approximative est de 16 m au niveau de la gouttière et 21 m au niveau du piédestal et 25 m au sommet de la croix, à hauteur du coq.

→ Pourquoi-y-a-t-il un coq sur la plupart des clochers des églises ?

Le coq serait l'oiseau de lumière, l'emblème du Christ et de l'intelligence de Dieu " l'oiseau annonciateur du jour qui appelle les âmes à la vie chrétienne". Comme le Christ, il annonce l'arrivée du jour après la nuit, symboliquement "Celle du bien après le mal".

Le Coq-Girouette toujours face au vent, est le symbole du Christ face aux péchés et aux dangers du monde "le chrétien face aux mêmes dangers et aux mêmes péchés".

L'apparition d'une telle pratique remonterait au IX^{ème} siècle, puisque le plus ancien se trouve à BRESCIA tout au nord de l'Italie.

Au pied du clocher, à l'intérieur, on y aperçoit une niche d'une hauteur de plus de 4 m, avec d'anciennes fixations. Un ancien fonts baptismal y a été logé, entouré de colonnes, le tout en boiserie. Ce mobilier en bois n'a pas ses origines dans le clocher actuel mais proviendrait soit de l'ancienne église datant du XVIII^{ème} siècle, soit d'un autre édifice. La niche de pierre taillée laisse cependant supposer qu'une statue y figurait probablement initialement.

La base de ce clocher contient également une trappe au sol, trappe qui laisse présager qu'il s'agissait de l'écoulement des eaux lors des baptêmes dans l'entrée de l'église. Les baptêmes avaient souvent lieu devant la nef de l'église pour rappeler aux fidèles leur entrée dans l'Église catholique, à savoir le passage de l'obscurité commune vers la lumière du divin située à l'intérieur.

La base de ce clocher contient par ailleurs un vitrail assez peu commun, à savoir un vitrail avec les inscriptions des morts pour la France de la 1^{ère} guerre mondiale. En principe, les noms des morts figuraient uniquement sur les monuments aux morts ou bien sur des cadres de marbre accrochés le plus souvent dans la maison commune, soit la mairie. Les vitraux dotés des noms des soldats sont plutôt rares dans le sens ils avaient un coût très élevé et que les communes se contentaient souvent de financer un monument aux morts mais aussi du fait qu'elles évitaient, suite aux lois de 1905 de séparation de l'église et de l'état, de faire de l'église un lieu de souvenir républicain, en l'occurrence les morts pour la France. Ce vitrail, donc, a été financé non pas par la commune, mais par les paroissiens, sous l'impulsion, a priori, des maîtres des forges de Varigney qui possédaient une maison de maître à Briaucourt, lieu-dit « le Château » aujourd'hui. On retrouve donc à Briaucourt les noms des morts pour la France tant au monument que sur le présent vitrail.

Enfin, le clocher dispose d'un balcon au premier niveau, d'où l'on a une jolie vue sur la nef. C'était le lieu de repère pour sonner les cloches lors des offices mais aussi de prière de certains jeunes qui ne se contentaient pas que de prier comme le prouvent les inscriptions amoureuses sur la porte en bois dudit balcon.

➔ Mais au fait, dans un clocher, que retrouve-t-on en principe ?

Des cloches !

Briaucourt possède 2 cloches.

La petite, qui est pressée, elle sonne rapidement, on dit qu'elle sonne « à la volée ».

Une grosse cloche, appelée « bourdon », plus solennelle.

A Briaucourt, elles sonnent l'angélus à 7h, le midi et 19h.

Elles sonnent également à l'occasion de décès malheureusement, à raison de 2 sonneries d'affilée pour une femme (2 coups de grosse cloche et 1 de petite, lents et séparés), 3 sonneries de suite pour un homme (3 coups de grosse et 1 de petite) et 1 sonnerie pour un enfant (1 coup de chaque).

Enfin, heureusement, elles sonnent également pour des jours plus heureux comme les baptêmes et mariages mais aussi les fêtes religieuses comme Pâques. A Briaucourt, elles sonnent les heures et demi-heures depuis 6h30 le matin jusqu'à 22h.

Les cloches de Briaucourt ont chacune une inscription, seule l'une d'elles a un prénom :

Le bourdon, donc la grosse cloche, n'a pas de prénom d'inscrit, alors que pourtant baptisée. Elle est la plus ancienne car a été installée lors de la construction du clocher. On y lit le message suivant :

« A la plus grande gloire de Dieu et à l'honneur de Marie, mère de Dieu, j'ai été fondue l'an 1842 par le vœu du Conseil municipal, sous l'administration de Monsieur Nicolas Prieur, maire, et de Monsieur Claude François Vaudin, adjoint. J'ai été bénite par Monsieur Charles Tuillon, curé de Briaucourt. J'ai eu pour parrain Monsieur Isidore Laprevote, prêtre de Colombe chanoine régulier, et pour marraine Mademoiselle Marie Françoise Renaud, les deux originaires de la paroisse.

F. Bardot, fondateur, Brevalle, Haute-Marne ».

La petite cloche, plus récente et datant de 1938, se prénomme Georgette. On peut y lire :

« Je remplace la cloche fêlée de 1848. J'ai été baptisée le 24 avril 1938 par Monseigneur Dubourg archevêque de Besançon. J'ai eu pour parrain Monsieur Georges Tisserand et pour marraine Madame Georgette Henri Card.

Curé de la paroisse, Mr Joseph Renaudin, Mr le maire Marcel Card, Conseil municipal, Alphonse Py Julien Molle, Albert Beuffe, Edmond Labroche, Louis Arroué, Lucien Beugnot, René Demorge, Raymond Paris, Henri Laurent.

Mon patron est Saint Georges et je m'appelle Georgette.

Fonderies F. Causard à Colmar ».

Historique des travaux menés dans l'église

Année	Objet des travaux	Entreprises	Prix
1834	Réparation de la grande horloge	Grandmaison - Meurcourt	150 F
1843	Construction du clocher et réparation de la nef	Renaud - Trémonzey	18 300 F
1921	Installation d'une horloge neuve à 3 cadrans	Odobey Cadet - Morez-du-Jura	6 130 F
1930	Couverture du clocher et de l'église	Gustave Peterhansel - Luxeuil-les-Bains	5 320 F
1964	Réfection zinguerie du clocher et de l'église	Charles Cabasset - Luxeuil	20 900,75 F
1984	Réfection de la couverture du toit de l'église	Hennequin - Champlitte	297 052,68 F
1989	Fabrication de la porte de l'église en chêne	Yves Aubry - Magnoncourt	23 162,58 F
1996	Peinture des tavaillons et crépis partie basse, grilles et ferronneries de la chapelle	LPPV	32 917,77 F
1998	Fixation des objets d'art contre les vols St Isidore, St Sébastien, Vierge immaculée, Vierge à l'enfant, St Joseph, St Laurent	ADECO	9 913 F
1999	Couvertures en tuiles de la sacristie	Fleurot Frères - St Sauveur	28 214 F
2000	Grillage plastifié derrière les abats-sons	Jean-Marie Frotey - Arc-les-Gray	2 966,08 F
2000	Mise à niveau du beffroi des cloches	Jean-Marie Frotey - Arc-les-Gray	19 590,48 F
2000	Remplacement de deux abats-sons du clocher	Jean-Marie Frotey - Arc-les-Gray	18 083,52 F
2001	Réfection de la zinguerie du clocher	Toitures de Franche-Comté - Rioz	64 084,67 F
2002	Restauration de la porte arrière de l'église	Yves Aubry - Magnoncourt	3 430,72 €
2002	Peinture de la porte de l'église	Alain Ré - Briaucourt	300,00 €
2002	Remplacement de la porte en chêne massif	Personeni	5 564,85 €
2004	Reconstruction du mur de soutènement de l'église	Ferrat Cholley - St Sauveur, Fabrice Laurent - Briaucourt, Faucogney - Cubry les Faverney, Damioli - St Loup, AIIIS - Saulx	12 608,42 €

Histoire de la chaire :

Au XVIIIe siècle, chaque église se devait d'avoir une chaire à prêcher. Aujourd'hui ce type de mobilier est partout abandonné. Pourquoi une telle mise au placard ?

Installée dans la nef, la chaire à prêcher est une tribune d'où le prêtre s'adresse aux fidèles. Lors des visites, on n'y prête souvent pas attention. Au Moyen Âge, c'était pareil. Peu d'églises intégraient une chaire. Par contre, sous l'Ancien Régime, les évêques obligent chaque église à s'en doter. Pour le clergé catholique, elle est le moyen pour reconquérir l'âme des fidèles. Mais pas seulement.

En ce début d'année **1789**, dans tous les villages de France, les paroissiens sont déroutés par les propos de leur curé. Réunis dans l'église, ils s'interrogent entre eux et ne comprennent pas. Les États généraux ? Qui, dans l'auditoire, est capable de se souvenir de cette institution qui n'a pas été convoquée depuis plus d'un siècle et demi ? Le curé vient d'annoncer leur convocation par le roi Louis XVI. Et il l'a fait depuis sa chaire à prêcher.

De cette position, **les curés diffusent traditionnellement les messages que le roi adresse à son peuple.** Puisque tous ses sujets ou presque assistent à la messe, le souverain s'assure que ses décisions parviennent jusqu'au fin fond des provinces de son royaume. Mieux que le journal télévisé aujourd'hui.

En chaire, les curés annoncent aussi les fêtes à venir, les jeûnes à observer et les mariages à célébrer. Mais ces usages, anecdotiques, laissent de côté la principale fonction des chaires : prêcher.

Puis, **au XVIe siècle, le choc provoqué par la Réforme amène l'Église à revaloriser cette tribune.** Une partie de leurs ouailles ont déserté les églises. Le rôle du clergé a été remis en cause et l'autorité du pape reniée. Affaiblie et contestée par cette crise, l'Église catholique se remet en question. Son diagnostic, simple, rappelle celui de nos gouvernants lorsqu'un projet de loi suscite une levée de boucliers : on n'a pas assez bien expliqué aux gens ; on a manqué de **pédagogie**.

De la pédagogie, les paroissiens en recevront désormais chaque dimanche et jour de fête : pendant la messe, le curé leur prêchera du haut de la chaire à prêcher. Chaire qu'on installera dans la nef, au-dessus du public. **De cette position dominante, le prêtre pourvoira à la nourriture spirituelle de son troupeau par un sermon.** Tantôt en commentant un passage de l'Évangile, tantôt en développant une leçon de morale chrétienne.

Cette promotion de la chaire à prêcher peut sembler anodine. En fait, **elle brise deux traditions multiséculaires.** Longtemps cantonné au chœur, le curé doit désormais, temporairement, se mêler aux fidèles dans la nef. La deuxième rupture est linguistique. Jusque-là, le curé célébrait la messe en latin sans que son public ne comprenne grand-chose. Dans la chaire, il devra prêcher dans la langue locale (français ou dialecte). La pédagogie passe par un langage compris par tous.

Bref, la chaire à prêcher est un outil de la Contre-Réforme, ce mouvement catholique pour reconquérir les âmes aux XVIe et XVIIe siècles. Observons ce mobilier de plus près.

Lentement, les églises des villages s'équipent en chaire à prêcher au cours des XVII^e et XVIII^e siècles. Il faut mettre un peu de pression. Les évêques s'en chargent. Ils font la tournée des églises du diocèse et vérifient notamment l'application des prescriptions de la Contre-Réforme. Le curé confesse-t-il régulièrement ses fidèles ? L'église est-elle bien tenue ? Dispose-t-elle d'une chaire à prêcher ? Non ? Il faudra y remédier. Dans le diocèse de Sées, [selon l'historienne Claire Étienne](#), chaque église est finalement équipée vers 1770.

Ce mouvement d'équipement paraît aujourd'hui vain puisque les curés ne montent plus en chaire. Que s'est-il passé ?

Le mouvement d'abandon commence au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Dans les années 60, certaines chaires à prêcher sont démontées.

En cause, la position surplombante du prédicateur. On a vu que l'acoustique expliquait cette situation. Au XX^e siècle, elle gêne des paroissiens et des prêtres eux-mêmes. Comme si l'Église catholique cherchait à manifester sa domination sur l'auditoire. Au contraire, des prêtres cherchent, pour être plus proches de leurs paroissiens, à prêcher à leur niveau.

Plus fondamentalement **c'est la technique qui, sans états d'âme, a tué la chaire.** Grâce à l'invention du micro, le prêtre n'a plus besoin de se placer au milieu de la nef pour bien se faire entendre. Il se dirige désormais vers l'ambon, une sorte de pupitre à côté de l'autel. La sonorisation de l'église assure que ses lectures et son sermon seront entendus par le public.

Historique des clochers comtois

L'histoire des clochers comtois dits à "l'impériale" prend **naissance à Florence aux XIV^{ème} siècle et XV^{ème} siècle**. Ce style ne parviendra en Comté qu'**un siècle plus tard à la collégiale de Dôle**, alors capitale de la province. Mais la **véritable période de construction débute au lendemain de la conquête française, de 1668 à 1674**, durant laquelle bon nombre des édifices de culte furent endommagés, et provoque un tel enthousiasme que ce modèle devient le **symbole de l'architecture religieuse comtoise**.

Le clocher-porche, modèle le plus répandu dans la région, est situé **sur la façade ouest** de l'église . Il **symbolise le seuil entre les deux mondes de la vie terrestre et céleste**.

Le dôme à l'impériale, en courbe et contre courbe, a 4 faces dont les angles sont marqués par des arêtières en métal. Il est surmonté d'un globe, d'un piédouche ou d'un lanternon, de la croix et du coq, éléments avant tout symboliques. Si la structure de base est la même, ces clochers ne sont pas tous identiques : certains sont étirés en hauteur ou au contraire semblent écrasés, d'autres s'arrondissent en demi-sphère... Mais la plus grande diversité réside dans leur couverture.

Autrefois, le fer blanc, production typiquement locale, recouvrait bon nombre de clochers. Mais, il a été **peu à peu remplacé par** d'autres matériaux. Les églises comtoises se singularisent aussi par **l'usage abondant de tuiles vernissées polychromes**.

Dans la pure tradition, les motifs les plus courants sont les "**chevrons**" (Briaucourt, Romain, Rougemont, Palais Granvelle à Besançon, Mercey-le-Grand et les "**losanges**" (Montfaucon, Auxon-Dessus, ...) Il en existe d'autres comme les "fleurettes" (Ferrières-des-Bois, Vercel), les "**bandes horizontales**" (Vellefans) ou "**mouchetés**" (Byans-sur-Doubs, Pugey, ...) ou encore en bois (église Saint-François-Xavier à Besançon, basilique de Gray, ...). On découvre aussi des motifs totalement abstraits (Vuillecin, Roulans...).

L'harmonie colorée discrète des clochers entre en complicité avec le paysage tout en assurant avec le jeu graphique du piédouche et de la croix, une fonction de signal.

Beaucoup de clochers ont été restaurés depuis leur construction. L'introduction de matériaux modernes et un certain oubli des règles d'architecture religieuse entraînent quelquefois des dissonances qui rompent l'harmonie originelle : couleurs trop contrastées, position de l'horloge sur le dôme même. Aussi, une importante étude de tous ces critères précède généralement une restauration de qualité...ce qui explique la supériorité esthétique de certains clochers !

En 1980 l'architecte Philippe Lamboley avait recensé 257 clochers comtois dans le Doubs, 277 dans la Haute-Saône, 124 dans le Jura et 7 dans le Territoire de Belfort soit un total de 665 ce qui représentait plus du tiers des communes de Franche-Comté. Ce nombre augmente régulièrement par la suite des restaurations et rénovations.

Informations tirées des documents : Doubs Magazine, Clochers Comtois, Clochers de Franche-Comté.

Les tuiles vernissées

L'appellation "tuile vernissée" prête à confusion car la couverture n'a rien à voir avec ce qu'on appelle communément un vernis.

Les tuiles des clochers de Franche-Comté sont **plates, moulées à l'origine à la main dans une forme rectangulaire** en bois, puis mises à sécher à l'air libre. Après séchage, les tuiles **cuisent une première fois plusieurs heures à haute température**, légèrement au-dessus de 1000°. Elles **prennent alors leur couleur rousse** caractéristique mais restent poreuses.

Pour les imperméabiliser et les colorer, elles étaient autrefois recouvertes d'une "glaçure" liquide à base de sable et de plomb, puis recuites à 980°. En fondant, la glaçure formait une pellicule de verre transparente, imperméable et résistante, ayant un aspect de vernis. **Par la suite se sont ajoutées des glaçures à base d'étain** (dites glaçures stannifères, aussi appelées "émail") qui offrent plus de possibilités de teintes. Qu'il s'agisse de glaçures plombeuses ou stannifères, **les couleurs sont obtenues par l'ajout à la glaçure de sels minéraux** (le cuivre et le chrome donnent des verts, le manganèse des tons bruns rosé, etc.).

Autrefois les cuissons avaient lieu dans de grands fours à bois, aujourd'hui les fours tunnel à gaz sont privilégiés dans les tuileries industrielles.



La technique de la terre vernissée remonte à la fin du XII^{ème} siècle en Ile-de-France et en Normandie pour un usage culinaire. Elle s'est appliquée aux tuiles dans l'est de la France au cours du XIV^{ème} siècle, avec la couverture polychrome de châteaux (Tonnerre), cathédrales et églises (Saint-Bénigne et Saint-Etienne à Dijon). Très chère car artisanale et exigeant beaucoup de bois pour la cuisson, **la tuile vernissée était réservée aux édifices prestigieux et ne décorait que les parties du toit les plus visibles**. C'est aussi pour cette raison que la moitié de la tuile recouverte par celle du dessus n'était pas glaçurée, ce qui donnait des tuiles bicolores (une moitié de tuile en terre cuite nue, masquée, et une moitié exposée, "le pureau", colorée). **Chaque tuile étant percée de deux trous dans le haut, permettant de la fixer sur les liteaux par clouage ou ligature**. Les motifs sur les toits étaient réalisés par juxtaposition de tuiles comme dans une mosaïque.

Leur emploi lors de la reconstruction des églises comtoises au XVIII^{ème} siècle répondait à la fois au besoin de résister aux intempéries et à la fierté de montrer la richesse de la commune. Les diverses formes utilisées -rectangulaire, en écaille, en fer de lance, en queue de castor, etc.- permettaient également de se démarquer de la commune voisine.

Autrefois, seuls les tons jaune, noir et vert étaient utilisés; les premiers toits polychromes étaient bien moins colorés que les toits actuels, devenus l'emblème touristique de la région Bourgogne Franche Comté. Les décors de tuiles vernissées, très à la mode dans toute la France aux XIV^{ème} et XV^{ème} siècles ont failli disparaître ensuite, sauf en Bourgogne et Franche Comté où la tradition architecturale est toujours restée vivace, ainsi qu'en Suisse. C'est l'industrialisation au XIX^{ème} siècle qui a relancé la tuile vernissée en faisant baisser son coût de production et en proposant une palette enrichie de teintes et tailles de tuiles. Son essor ne se dément plus depuis, la tuile vernissée est utilisée aussi bien en restauration qu'en architecture moderne.